

AUX JEUNES GENS

*Aimez, ô jeunes gens, et respectez la vie :
Elle est bonne à celui qui va droit son chemin,
Et qui ne garde au fond de son âme ravie
Que le rêve d'hier et l'espoir de demain ;*

*Elle est bonne à tous ceux qui courent à leur tâche,
Comme le laboureur qui se lève au matin,
Et retourne son bien sans plainte et sans relâche,
Malgré la terre dure et le ciel incertain.*

*Votre aube vient de naître à l'orient tranquille,
Vos bœufs frais attelés se passent d'aiguillon,
Votre charme est neutre et votre champ fertile ;
Déjà l'épi futur germe dans le sillon.*

*Au travail, au travail ! Faites votre journée :
Vous êtes au matin, laissez venir le soir ;
Vous êtes en arril, laissez finir l'année ;
L'herbe d'ennui se fane où fleurit le devoir...*

HENRI CHANTAVOINE.

LA PETITE SŒUR DES PAUVRES

I

La misère régnait en maîtresse dans la mansarde.

Une pauvre femme phthisique gisait sur un grabat. Autour du lit se traînaient deux fillettes de six et huit ans, aux traits amaigris par les privations.

La malade était sur un lit dont les draps n'avaient pas été remués depuis longtemps. Sa mansarde était dans un état de malpropreté qui faisait mal à voir.

Sœur Flavie, des Petites Sœurs des Pauvres, entra :

— On m'a dit, dans le quartier, que vous souffrez beaucoup et que vous n'avez personne pour vous soigner, fit-elle en entrant. Je viens voir si je puis vous être utile.

— Mais, ma Sœur, dit la pauvre femme, je ne suis pas riche, moi, et puis, ici, nous n'allons pas souvent aux églises.

— Mais, je ne m'occupe pas de savoir si vous allez aux églises, je vous vois souffrante, et je viens simplement pour vous soulager. Laissez-moi faire, et, si je ne fais pas bien, vous me renverrez, voilà tout.

Les enfants regardaient la religieuse avec une curiosité inquiète.

La Sœur se mit à l'œuvre. Elle arrangea le lit, carressa les enfants, lava leur figure, peigna leur chevelure plus mêlée que toutes les questions de la politique contemporaine.

Un coup de balai, les meubles essuyés, les carreaux lavés, ce fut vite fait.

La mansarde avait déjà un tout autre air. Ce n'était plus le bouge infect de tout à l'heure.

Entre temps, Sœur Flavie causait, apprivoisant les fillettes, consolant la mère.

— Mais, ma Sœur, vous n'allez pas rester, vous devez être pressée, fit timidement la pauvre malade.

— Mais, rien ne me presse. Il y a encore la cuisine à faire.

— C'est que... dit la malade avec embarras.

— C'est que ?... demanda la Sœur.

— Mais que dira mon mari quand il va rentrer ? Il n'aime pas les religieuses.

— Mais il ne les aime pas parce qu'il ne les connaît pas.

— Oh ! pour ce soir, au moins, partez de bonne heure, pour que je le prévienne...

— Attendez, dit Sœur Flavie, s'il arrive avant mon départ, rassurez-vous, vous n'aurez rien à craindre.

Sœur Flavie pela les pommes de terre ; avec quelques bons de fourneaux elle courut chercher une soupe, quelques menues friandises trouvées on ne sait où ; elle avait composé un petit dîner que les fillettes regardaient avec des yeux d'envie.

La table fut dressée, on découvrit une serviette encore blanche dans un placard, elle servit de nappe. Des verres propres, des assiettes pas trop ébréchées, tout avait bon air.

Sœur Flavie s'agenouilla près du lit de la malade, fit mettre près d'elle les enfants, et après avoir signé leur front :

— Nous allons prier pour votre mère, dit-elle. Elle dit un *Notre Père*, un *Je vous salue, Marie*, l'acte de contrition.

La pauvre femme la regardait de ses grands yeux de malade... Hélas ! elle ne répondait pas... car elle ne savait plus ses prières. Elle joignit cependant ses mains et essaya d'esquisser un signe de croix.

Sœur Flavie lui souhaita un affectueux bonsoir, embrassa les gamines dont elle avait fait la conquête, et disparut en disant : Au revoir !

II

Michel rentrait du travail. Quelle ne fut pas sa surprise en jetant les yeux autour de lui !

Le lit de la malade était rangé, les enfants étaient propres et avaient un air plus joyeux que l'habitude ; au milieu de la chambrette, un couvert bien blanc était dressé comme Michel jamais n'en avait vu.

Il se mit à table et trouva la cuisine bien faite, contre l'ordinaire.

— Mais, dit-il, quelle est la voisine qui a fait tout cela ? On n'a pas l'habitude de venir ainsi au secours des pauvres ouvriers.

— Ce n'est pas une voisine, dit la mère.

— Alors, qui est-ce ?

— C'est la Sœur, dirent les enfants.

Michel se rembrunit.

— Quelle Sœur ? J'en ai vu une qui descendait l'escalier. Mais les Sœurs ne font pas la cuisine, mais les Sœurs ne vont pas chez des gens comme nous ! Qui a été la chercher ? Et puis, je ne veux pas de Sœurs chez nous ; ma maison n'est pas un couvent. Les Sœurs, c'est l'ennemi du peuple.

— Ne te fâche pas, Michel, dit la malade. Personne n'a été la chercher. Les voisins lui ont dit que j'étais malade. Elle est venue, et, sans plus de façon, s'est mise à arranger mon lit. Elle a coiffé les petites, elle a fait la cuisine. Puis, quand elle n'a plus rien trouvé à faire, elle est partie. Je t'assure qu'elle est bien aimable.

— Mais je n'entends pas ça. Je ne veux pas donner d'argent à des gens comme ça.

— Elle ne demande pas d'argent. Elle m'a bien expliqué que sa règle lui défend de rien accepter.

— C'est drôle, tout ça ! dit Michel qui n'y comprenait rien.

Le lendemain, Sœur Flavie était revenue à son poste de dévouement. Elle recommença de donner ses soins à la malade, aux enfants. Celles-ci l'aimaient comme une vraie maman. La malade elle-même se mit à raconter ses peines à la Sœur, et Dieu sait que d'épreuves s'étaient abattues sur le pauvre ménage ! Le chômage, la maladie... quelques stations trop fréquentes de Michel au cabaret, tout cela avait fait entrer la gêne, puis la misère.

Et puis, Michel n'était pas toujours commode !

III

On causait encore quand ce dernier rentra.

— Bonjour Madame, dit-il à la Sœur, sur un ton un peu embarrassé.

Mais Sœur Flavie ne se décontenançait pas pour si peu. Le couvert était mis. Elle rassura bien vite Michel, lui parla de la pauvre malade, de son travail, des fillettes.

Michel écoutait, ébahi.

Il n'avait jamais vu de religieuses de si près. Il ne se serait pas douté qu'une bonne Sœur pût être si simple et mettre ainsi tout son monde à l'aise.

Il pensait en lui-même :

— Si Gouju me voyait en conversation avec une nonne, qu'est-ce qu'il me dirait ? Pourtant, ce n'est pas ce que je croyais. Je ne me serais pas douté que c'était comme ça ! Ce qu'il me blâmerait, Courju ! Tout de même, si sa femme était malade, il serait bien content de la voir soignée.

Pendant ce temps, Sœur Flavie tournait autour de la table. Justement, une omelette dorée, des choux-fleurs au gratin, un chou dont il raffolait... et que c'était bon, que sa pauvre Cécile ne les avait jamais réussis comme ça dans le temps où on n'était pas malade.

Ce pauvre Michel en était tout saisi.

L'heure était venue de partir. Sans façon, Sœur Flavie s'agenouilla au pied du lit et prit avec elle les deux fillettes... On dit le *Notre Père*, l'*Ave*, l'acte de contrition. Debout, Michel qui n'avait jamais dit de prières depuis sa Première Communion, se sentit empoigné. Lui, libre penseur, lecteur de l'*Anticlérical*, il n'y tint pas, il se sentit ému ; il se découvrit. Quand Sœur Flavie partit, après avoir dit au revoir à tous, Michel lui dit, non plus : " Bonsoir, Madame," mais " Bonsoir, ma Sœur." Il y avait une larme dans ses yeux.

— Il faut que cette Sœur ait eu bien des déceptions dans sa vie pour se dévouer comme elle le fait ! dit Michel à sa femme.

— Nous le saurons bien, dit la malade, car on peut bien parler avec elle.

Le lendemain, la pauvre femme répéta les propos de Michel. Il y a, en effet, bien des gens qui s'imaginent qu'on ne quitte le monde que par mécompte. La Sœur se mit à rire. Elle était jeune encore, alerte, et n'avait pas du tout l'air d'une de ces déshéritées pour lesquelles la terre n'a rien à offrir.

— Vous étiez riche dans le monde, ma Sœur ?

— Je le suis bien plus, maintenant, répondit Sœur Flavie, et ceux qui ont tout quitté pour Dieu ont le centuple en ce monde et en l'autre.

La Sœur ne voulut point dire son nom de famille, mais il était aisé de voir à ses manières distinguées qu'elle avait connu les joies de la terre.

— Voyez, dit-elle à la mère, si j'ai l'air d'avoir du chagrin. Quand on est au bon Dieu, et quand on a la conscience à l'aise, on est toujours joyeux.

IV

Quelques jours s'étaient écoulés et Michel n'était plus le même.

Ce qu'il avait vu chez lui l'avait transformé.

Il y avait si loin de cette Sœur si dévouée, si simplement gracieuse, à ces monstres que certains journaux dépeignent sous des couleurs féroces !

L'ouvrier parisien a du cœur et il est logique.

— Si c'est la religion qui fait cela, dit-il, la religion n'est pas ce que je croyais.

La Sœur avait causé avec lui, non pas avec des sermons longs et ennuyeux, mais avec des raisons simples et faciles à comprendre.

Quelques semaines après, on vit dans une des huit chapelles des Petites-Sœurs, à Paris, une touchante cérémonie. La malade guérie venait en actions de grâces communier à une messe dite pour elle. Elle avait d'autres remerciements à faire au bon Dieu.

Michel ne buvait plus. Michel rapportait sa paye intégrale, et on vivait presque à l'aise, et Michel, qui avait peur de la confession, avait parlé avec un prêtre.

— Ce n'était que cela ? a-t-il dit. Que Dieu est bon. Si vous saviez comme je suis content !

Voilà ce que l'Eglise fait pour les familles pauvres. Cette histoire de Michel est une histoire de tous les jours.

LES PEUPLADES SIBÉRIENNES

LES BOURIATES

Au-dessus des vallées boisées de l'Angara, entre ces hauts bassins du Ténissé et de la Léna, le lac Baïkal la mer sainte des Sibériens, offre un des spectacles les plus beaux beaux qui soient sur la terre d'Asie. Ses eaux d'une limpidité merveilleuse, miroitent à perte de vue dans le cadre magique que les hautes montagnes et les pentes ombreuses lui font. Des rivières par centaines y apportent leur tribut. Sous cette poussée, le Baïkal étend sa nappe sur une superficie soixante fois plus grande que celle du lac Léman, et à une profondeur qu'elle ne peut atteindre dans les autres lacs connus.

Sur les rives de cette véritable mer intérieure, la race slave croit et multiplie, russifiant peu à peu les peuplades vaincues. Elles sont nombreuses et variées en Sibérie. Les plus importantes séjournent dans ces